

## Essai n°2 : un véritable défi dans la traduction de “La grande image n’a pas de forme” de François Jullien en vietnamien (Problème de méta-pensée et de méta-langage)



Trương Quang Đệ

### Préambule

*Nous reproduisons ici — avec l'autorisation de Serge Borg, Rédacteur en chef de la revue Synergies Monde, et de Sophie Aubin, Directrice du Pôle éditorial du Gerflint - le texte d'une communication présentée en 2005 par TQD à l'Université de Hué, à l'occasion d'un grand colloque qui portait sur l'oeuvre du sinologue français François Jullien, et dont la revue a publié l'ensemble des Actes en 2008.*

*Le titre de la communication ci-dessous est clair : TQD se propose de réfléchir sur les problèmes posés par la traduction d'un livre philosophique de langue française en vietnamien. « Il souligne à ce propos deux difficultés majeures : la linéarité et l'oralité de la langue française face à la construction idéogrammatique et scripturale du chinois d'une part ; l'omniprésence du verbe être en français et son absence totale en chinois classique d'autre part ».*

*Les conséquences de ces faits sont considérables et TQD, en s'appuyant sur un essai de Jullien portant sur l'image picturale, analyse sobrement et très finement les problèmes posés par « cette grande épreuve qu'est la traduction »<sup>1</sup>. Cette nouvelle facette des travaux de linguistique de TQD apporte à sa grande étude sur la Notion de Personne (infra) un complément tout à fait intéressant dans la mesure où les liens entre le langage et la pensée passent par un nouveau lieu d'extériorité (la langue chinoise) pour comprendre tout ce que nous cachent les conditionnements culturels qui servent de fondement à l'identité de chacun de nous.*

Traduire des œuvres philosophiques, faut-il le dire tout de suite, c'est jongler véritablement avec les mots non seulement sur le plan sémantique, étymologique ou historique où, à chaque pas, on a affaire à des connotations socioculturelles plus ou moins sophistiquées, mais aussi et surtout sur le plan métalinguistique. Car, la philosophie, on le sait, a pour objet d'étude la pensée et en conséquence, elle est pour ainsi dire une

---

<sup>1</sup> Commentaire puisé dans le texte introductif de présentation de la communication, in *Synergies Monde* n°5 du Gerflint, p.95.

sorte de méta-pensée. Comme la pensée est étroitement liée au langage, elle ne saurait exister sans ce denier et vice-versa. Le rapport entre la philosophie et le métalangage est évident.

La philosophie sur laquelle travaille F. Jullien a ceci de particulier qu'elle puise sa source dans des courants occidentaux (essentiellement gréco-latins) et orientaux (principalement chinois). D'une part on a affaire à des concepts exprimés par des mots qui peuvent être analysés d'abord en morphèmes puis en phonèmes selon la fameuse double articulation d'André Martinet ; de l'autre on se réfère aux caractères hiéroglyphiques, des unités significatives et autonomes qui se composent en principe de "clés" et cette composition révèle déjà le concept philosophique des lettrés chinois.

Par exemple, dans une analyse morphologique en français, on peut voir dans le mot "représenter" les éléments: *re* (pour réitération), *présent* (radical = élément lexical de base) et *er* (marques de l'infinitif). Ainsi le mot peut s'écrire:

représenter = re+présent+er

Mais du point de vue cognitif, F. Jullien voit encore dans le radical "présent" deux éléments séparables, d'un côté "pré" qui signifie "devant" et de l'autre "sent" dont le sens est "qui existe". En adoptant le "*comme si*" cher au Maître de la pensée chinoise, Confucius, F. Jullien définit le sens de "représenter" de cette manière: refaire une chose *comme si* elle existait devant soi.

On voit alors que sur le plan morphologique comme sur le plan sémantique, l'analyse européenne est linéaire, les éléments se succédant dans l'espace et dans le temps. Tandis qu'avec les caractères chinois, on passera à un royaume idéologique différent. Dans ce royaume, il s'agit d'une "installation" non pas pour des objets de peinture, mais pour des clés qui structurent les concepts. Prenons le caractère "AN" par exemple qui veut dire *la paix, la sécurité*. Qu'est-ce qu'on voit dans ce caractère? Deux éléments: le premier c'est "nu" (femme) et le second c'est "mian" une clé qui a pour forme un toit de maison. Donc la sécurité ou la paix c'est cette situation d'une femme qui dort paisiblement sous un bon toit!

F. Jullien, en tant qu'auteur, s'exprime aisément du moment qu'il s'agit de concepts occidentaux. Il invente par exemple les termes **dé-ontologie** et **désontologie** que ses lecteurs comprennent immédiatement sans grande difficulté en faisant suffisamment attention à sa remarque sur le sens du suffixe "dé" celui qu'on trouve dans **dé-faire**, **dé-peindre** etc. Il manipule adroitement la différence entre "fond" sans "s" et "fonds" avec "s" pour mettre en valeur un certain concept.

Parlant de présence/absence, l'auteur attire notre attention sur les termes *extase*, *parousie*, *époptie*, *présence*, *représenter* qu'il met dans une décomposition binaire:

extase = ex- tase (hors de soi)  
parousie à= pa—ousie (au — près)  
épop-tie = épop-tie (tourné vers)  
présence = pré(s)-ence (être devant)  
représenter = re-présenter (faire apparaître le présent)

Cette analyse trouvera heureusement sa correspondance presque parfaite dans la traduction en vietnamien, car dans cette langue, on bénéficie d'une affixation due à l'ancien chinois capable de transposer en isomorphie l'analyse morphémique de Jullien.

extase = xuất - thần  
parousie = vinh - hỗi  
épop-tie = qui - hỗi  
présence = hiện – diện  
représenter = tái – hiện

Toujours dans ce domaine de présence/absence, F. Jullien s'étonne de voir que le verbe ÊTRE, cet outil puissant et indispensable pour les langues indo-européennes en matière d'étude ontologique, n'existe pas en chinois classique. Le petit extrait suivant en dit long:

*“Or, les paysages de Dong Yuan 'émergeant – submergeant ', entre 'il y a ' il n'y a pas', nous écartent également des deux : du miracle (de la présence) comme du pathos (de l'absence); ils ouvrent sur un au-delà, ou plutôt en-deçà, de l'extase et du drame. Car comme ils ont commencé de le faire apparaître, la Chine s'est étrangement tenue à distance d'une telle aventure de l'esprit, n'ayant pas emprunté la voie de l'ontologie en vue de répondre au souci identificateur du "qu'est-ce que c'est?" au ti esti, ni n'ayant développé non plus de théologie pour combler dogmatiquement le manque d'une absence qui s'avouerait , sinon abyssale – elle n'a sacrifié au culte de la présence ni en rapport à l'Être, ni en rapport à "Dieu". Au regard de l'Être, on sait, "sait bien" – mais jusqu'où sait-on savoir? – que le chinois classique ne possède pas de verbe propre dénotant l'être, mais la fonction copule ou l'il y a”, aucune sédimentation sémantique ne s'est opérée autour de la notion d'être, et l'on n'en finira plus de mesurer l'incidence de « ce passer à côté » de l'Être – et même de se passer de l'Être - sur la formation de la pensée ». (F. Jullien, *La grande image n'a pas de forme*, p 27, Éd. Seuil, Paris, 2003).*

Ce défaut (ou cette originalité?) - du chinois classique – l'absence du verbe Être ontologique – est également un problème qui se pose au vietnamien moderne. Plusieurs générations de linguistes et de chercheurs vietnamiens, dans des situations de contact entre le français et le vietnamien, ont fait l'impossible pour transposer les contenus sémantiques et philosophiques du verbe Être d'une langue à l'autre. Jusqu'à l'heure actuelle, on n'a connu que des succès partiels.

À ce propos justement, l'article d'un jeune chercheur de Hué publié dans la Revue des Sciences Sociales, Université Nationale d'Hanoi en 2001 peut nous donner d'intéressantes informations sur le même problème que F. Jullien a abordé plus haut. Ce jeune chercheur écrit:

“Nous pouvons affirmer que, dans le contact du vietnamien avec le français, le cas du verbe ÊTRE a contribué à éveiller l'esprit des Vietnamiens du point de vue linguistique comme du point de vue philosophique d'une façon particulièrement intéressante. Comme on le sait, ce verbe n'a pas son équivalent en vietnamien ni au sens lexical ni au sens grammatical. Or il apparaît dans les textes français avec une fréquence des plus élevées et demande à chaque occurrence une interprétation différente. On peut dire que le verbe être, dans son contact avec le vietnamien, a aidé celui-ci à assimiler pas mal d'expressions intéressantes d'ordre modal et grammatical et par conséquent, à bien l'enrichir ».

« Sur le plan philosophique, le verbe être invite les Vietnamiens à se faire des réflexions métaphysiques et à adopter des comportements linguistiques qui méritent de faire l'objet d'une recherche sérieuse et approfondie. D'abord le français est une langue indo-européenne qui reflète presque parfaitement la pensée philosophique occidentale ou plus précisément méditerranéenne, le partage des mots en parties du discours comme le Nom, le Verbe, l'Adjectif est la conséquence d'un partage du monde en personnes et choses, en actions et états, en qualités et attributions etc. C'est-à-dire à chaque catégorie philosophique correspond une catégorie linguistique susceptible de la décrire. En français, il n'y a pas de mots plus "chargés philosophiquement" que le verbe être. On peut dire qu'au contact de ce verbe, les Vietnamiens entrent sans le savoir dans le domaine des concepts philosophiques comme l'ÊTRE, l'existence, le temps et l'espace etc. »

« Pour ce qui est de la notion d'Être, on voit que le nom vient du verbe à l'infinitif. Les Vietnamiens ont mis beaucoup de temps pour rechercher les termes propres dans la traduction de ce mot français qui paraît appartenir à une gamme d'emplois très diversifiée pour exprimer des choses très simples et des choses sacrées telles que l'Être suprême, l'Être et le Néant (J. P. Sartre). un être humain, "un seul être vous manque et tout est dépeuplé" (Lamartine), les êtres vivants, la raison d'être, etc. » (TTAN, *L'impact du verbe français ÊTRE sur la pensée et la langue vietnamiennes*, RSS, Université Nationale d'Hanoi, No 4, pp1-10, 2001)

Ainsi, au premier abord, la traduction en vietnamien des pages de F. Jullien sur l'ontologie semble très épineuse voire aussi impossible que la quadrature du cercle à cause de l'incommensurabilité des notions appartenant les unes à la mentalité européenne, les autres à la culture chinoise. En effet, le verbe être lui-même peut se traduire en

vietnamien sous son aspect ontologique par “tồn tại”,

Je pense, donc je suis  
Tôi suy nghĩ, vậy tôi tồn tại  
(René Descartes)

tandis que le nom Être va se traduire par “bản thể”, un terme sino-vietnamien qui veut dire “essence”, “entité”, “chose en soi”, c’est-à-dire, littéralement, “une matière fondamentale ».

Cependant, avec des détours et des approches plus ou moins élaborées, nous croyons être venu à bout de cette grande épreuve dans la traduction des premières pages de l'ouvrage.

Toujours est-il que le terme de dé-ontologie (ou désontologie) résultant d'un jeu de mots sophistiqué, car il y a une différence à faire avec la déontologie – philosophie du devoir ou en quelque sorte l'éthique, n'a pas pu trouver de traduction satisfaisante. D'une part, le préfixe "dé" (dans le sens de dé-faire, dé-peindre), n'a pas d'équivalent en sino-vietnamien, de l'autre le préfixe vietnamien “phi”, outre son sens de négation, comporte aussi légèrement une idée de “défaire pour refaire ensuite”. Nous nous contentons donc de traduire *dé-ontologie* en “phi bản thể” et nous espérons que l’auteur nous comprendra avec indulgence.

